

PRÉFACE

L'Italie contemporaine fut longtemps, malgré les excellents ouvrages d'un Maurice Vaussard ou d'un Paul Guichonnet, la parente pauvre de notre Histoire universitaire. Celle-ci prenait une part importante à la résurrection du passé romain ou aux études consacrées à la Renaissance mais la place secondaire concédée à l'Italie récemment unifiée et la condescendance du regard porté sur nos voisins depuis ce côté-ci des Alpes n'ont guère encouragé les vocations de chercheurs, d'autant que l'Italie, alliée de l'Entente en 1915-1918, s'est retrouvée aux côtés de l'Allemagne hitlérienne à l'occasion du second conflit mondial. La séquence fasciste de l'Histoire transalpine, ces vingt années qui virent le parti fasciste de Benito Mussolini imposer un ordre nouveau sur les ruines d'un régime parlementaire manifestement impuissant ne pouvait qu'aggraver les choses tant la sensibilité « républicaine » alors largement dominante dans l'opinion française apparaissait incompatible avec le culte de la violence, l'idolâtrie du chef, les enthousiasmes collectifs et l'anti-intellectualisme mis en avant à Rome. La campagne engagée pour quelques jours sur les Alpes en juin 1940 – qui aboutit à la seule victoire remportée alors par les troupes françaises – n'avait pas de quoi entretenir ensuite un revanchisme durable et l'inexistence, en Italie, de crimes comparables à ceux qui furent reprochés à l'Allemagne de Hitler auraient pu conduire, une fois la paix revenue, à une certaine « banalisation » du régime disparu entre 1943 et 1945. Mais la guerre civile qui survint alors et déboucha sur la plus sanglante des épurations mises en œuvre dans l'Europe de l'après-guerre entraîna une lecture manichéenne des événements fatalement défavorable aux perdants.

Écrite par les vainqueurs de la seconde guerre mondiale, l'Histoire a donc pendant longtemps longtemps condamné sans appel Benito Mussolini, et l'incantation « antifasciste » est longtemps demeurée l'une des plus sûres recettes pour discréditer un adversaire. L'usage immodéré que certains firent ainsi, au risque de l'anachronisme, d'un « fascisme » plus ou moins imaginaire – appelé à désigner des régimes, des hommes ou des situations de nature totalement différente – a largement contribué à brouiller l'histoire de l'Italie entre 1919 et 1945. Pendant

MUSSOLINI

plusieurs décennies, le fascisme fut en effet abordé à travers une historiographie qui lui était résolument hostile et n'était, le plus souvent, que l'écho de la langue de bois dominante. Le naufrage du système soviétique et la fin des illusions progressistes et marxistes ont largement contribué à l'émergence d'une autre lecture du phénomène. À la suite du grand historien transalpin que fut Renzo de Felice, de nombreux chercheurs ont pu réaliser un inventaire dépassionné de ce qu'avait été le *Ventennio nero*, la période d'une vingtaine d'années au cours de laquelle l'Italie a vécu au rythme des défilés des « chemises noires ».

Ces nouvelles approches nous permettent aujourd'hui de mieux appréhender les conditions exceptionnelles qui ont rendu possible la naissance du fascisme, de mieux mesurer en quoi il a correspondu, pour une Italie totalement déstabilisée par la première guerre mondiale, à une sorte de nécessité historique qui eût pu prendre d'autres formes mais qui condamnait en tout cas le système d'impuissance parlementaire établi jusqu'alors.

Venu de l'extrême-gauche socialiste, puis confronté à la terrible réalité de la guerre, Benito Mussolini fut ainsi le premier qui tenta de réunir en un même projet les aspirations à la justice sociale à l'origine de son engagement politique et la volonté d'assurer la puissance de l'État national, dans un pays traumatisé par la guerre, trahi par des alliés oublieux de leurs promesses, menacé par une révolution de type bolchevique. S'appuyant sur une minorité aussi agissante que déterminée, il s'empare alors d'un pouvoir que la classe politique traditionnelle était désormais bien incapable d'assumer.

En quelques années, il bâtit ainsi un État autoritaire et totalitaire d'un type nouveau et transforme profondément un pays à peine entré dans l'ère industrielle. Mais le régime fasciste, né des lendemains de la guerre, développe jusqu'à la caricature le culte du chef providentiel qui « a toujours raison », pratique un nationalisme agressif, prétend militariser la société et bâtir, lui aussi, un « homme nouveau », sur fond de mâles liturgies collectives et de discours torrentiels du Duce.

En effaçant les humiliations subies en 1919, le fascisme s'est toutefois trouvé jusqu'en 1940 en phase avec des couches importantes d'une société italienne qui, dans son ensemble, n'avait guère de raisons de regretter le système parlementaire antérieur. L'hypocrisie britannique à propos de la guerre d'Éthiopie suscita même une large unanimité du pays derrière le Duce, mais elle le conduisit également à se rapprocher de Hitler dont il s'était longtemps méfié, au point de sceller ainsi la ruine de son régime.

Clairement daté aujourd'hui, le fascisme n'a été que l'un des épisodes de la grande crise européenne que la distance qui nous sépare de cette époque permet désormais d'identifier à la sombre période qui va de 1914 à 1945. Il n'en a pas moins transformé profondément une Italie qui a sans doute terminée, grâce à cette expérience, la difficile construction de son unité nationale. Avec le regard d'historien qu'il porte sur cette période, Michel Ostenc ouvre des perspectives nouvelles, aborde des domaines trop souvent laissés en friche – la propagande, l'éducation, la culture, les relations entre Mussolini et le parti fasciste – et nous permet ainsi, soixante-dix ans après la fin de cette dramatique aventure politique, d'accéder à une approche documentée et impartiale de cette séquence majeure de l'Histoire italienne et européenne.

Philippe Conrad

CHAPITRE I

MUSSOLINI. LE RÉVOLUTIONNAIRE (1883-1919)

LES ORIGINES DE MUSSOLINI

Benito Mussolini est né le 29 janvier 1883 à Predappio, dans la province romagnole de Forlì. La région a une tradition anticléricale qui a marqué son milieu familial. Le père, Alessandro, était forgeron et adhérent du parti socialiste italien, qui comptait dans ses rangs de nombreux artisans. On retrouve sa passion pour les idées avancées dans les trois prénoms qu'il donna à son fils : Benito comme le révolutionnaire mexicain Juárez, Amilcare comme l'internationaliste Cipriani et Andrea comme le social-démocrate Costa. Les Mussolini vivaient dans la gêne. Le père dépensait les revenus de la forge dans les auberges des environs et la famille devait souvent se contenter du maigre salaire d'institutrice de la mère Rosa Maltoni. Benito était un enfant difficile, querelleur et indiscipliné ; mais il savait aussi être volontaire et tenace. Très attaché à sa mère, il hérita très jeune de la passion paternelle pour la politique, en vouant une haine profonde à la société bourgeoise. Persuadée des capacités intellectuelles de son fils, Rosa Maltoni finit par convaincre son mari de confier l'éducation du jeune Benito aux salésiens de Faenza. Ce choix s'avéra malheureux, l'enfant souffrant de la discrimination établie entre les élèves en fonction des revenus de leurs parents. Cet esprit vif, assoiffé de lectures, supportait mal la discipline du collège. Benito travaillait

mal en classe et sa conduite était déplorable ; mais ses parents insistèrent pour le faire entrer à l'École normale d'instituteurs de Forlimpopoli. Il s'y comporta en rebelle, tout en manifestant une grande facilité pour apprendre, et ne fut donc pas un « bon élève ». Il manifestait déjà un grand intérêt pour la politique et il écrivit quelques articles pour des journaux socialistes de Forli et de Ravenne mais il manifestait surtout une grande aisance dans l'expression orale, un signe annonciateur de ses futurs talents de tribun.

Instituteur, le jeune Mussolini chercha en vain une place dans une école de sa région. Son agressivité et son aspect suffisaient à le déconsidérer. Il était mis comme une caricature d'anarchiste, avec des vêtements usés et une tête échevelée. Il devint maître d'école dans un village près de Parme (1901) où son allure fit sensation. Il arriva coiffé d'un chapeau noir à larges bords et portant une lavallière aux ailes déployées. La pâleur de son visage et ses grands yeux noirs au regard perçant lui donnaient l'aspect d'un révolutionnaire. Dans ce nouveau poste, Benito éprouva pour une jeune paysanne une de ces passions violentes qui vont se multiplier tout au long de son existence. Contestataire, imprégné des écrits d'apôtres de la violence tels que Blanqui et Bakounine, il était plein de mépris pour les socialistes réformistes qui pensaient arriver au pouvoir par la voie parlementaire et il manifestait son intention de détruire la société existante. Les révolutionnaires devaient se proclamer barbares et il n'était pas exclu qu'ils aient besoin d'une guerre mondiale pour détruire la civilisation occidentale¹. Pour Mussolini, seul le militant prêt à se sacrifier pour ses idées par des actes dépassant la commune mesure pouvait se prétendre fidèle à la révolution.

En juillet 1901, Alessandro Mussolini fut arrêté pour avoir brisé avec d'autres excités les urnes électorales de Forli, à l'issue d'un scrutin défavorable aux candidats socialistes. Benito refusa de faire son service militaire et gagna la Suisse où venaient se réfugier de nombreux révolutionnaires. Mu par un puissant sentiment de révolte, il portait alors autour du cou une médaille à l'effigie de Karl Marx. Il exerça à Lausanne plusieurs métiers, en y menant une existence précaire et en y faisant l'amère expérience du sous-prolétariat, un peu comme Hitler à Vienne. Arrêté par la police et fiché comme anarchiste, Mussolini suivit quelques cours du sociologue Vilfredo Pareto qui enseignait la théorie de la circulation des élites à la tête des nations. Il accueillit avec ferveur l'idée d'une décadence déjà entamée de la classe dirigeante bourgeoise et de son proche remplacement par une nouvelle élite d'origine prolétarienne. Le jeune Benito compléta sa culture politique au contact de l'anarchiste russe Angelica Balabanova, qui lui fit découvrir

Nietzsche, Stirner et Babeuf. Il approuvait les thèses de Georges Sorel condamnant la démocratie bourgeoise et il profita de son séjour en Suisse pour parfaire sa connaissance du français. Sa collaboration à des journaux d'extrême-gauche révéla un style percutant mis au service d'une dénonciation radicale du capitalisme. Il fut influencé par le syndicaliste révolutionnaire Angelo Oliviero Olivetti, lui aussi exilé en Suisse, et collabora activement à « *L'Avanguardia socialista* »². Mussolini considérait alors les syndicats comme le noyau de la future société socialiste et il affirma la pleine solidarité de ses idées avec celles d'Olivetti au VIII^e Congrès de l'Union Socialiste Italienne qui se tint en Suisse (mars 1904). Son anticléricalisme reprochait à la prédication chrétienne d'avoir dénaturé les vertus de résignation en lâcheté et il préconisait une morale socialiste célébrant la violence et la rébellion³. Dans son ouvrage « *Christ et citoyen* » (1903), il niait même l'existence de Dieu. Expulsé de Suisse à plusieurs reprises, Mussolini enseigna dans une école privée d'Annemasse en France avant de bénéficier en novembre 1904 d'une loi d'amnistie sur les insoumis qui lui permit de rentrer en Italie. La préfecture de Forlì rédigea sur lui un rapport où il était présenté comme un individu parfois impulsif et violent ; mais son intelligence était jugée vive et on lui reconnaissait une certaine culture. Il passait le plus clair de son temps à convertir les ouvriers au socialisme et n'éprouvait que mépris pour les autorités.

La situation politique s'était apaisée en Italie. En refusant de faire intervenir l'armée, le président du Conseil Giovanni Giolitti avait empêché les grèves ouvrières de dégénérer en émeutes révolutionnaires. Les élections législatives de 1904 lui avaient été favorables et il en avait profité pour engager des réformes sociales. Mussolini rejoignit le 11^{er} régiment de bersagliers cantonné à Verone et les officiers qui s'attendaient à trouver en lui un dangereux révolté furent étonnés par son respect de la discipline. Le décès de sa mère (février 1905) l'affecta profondément ; mais il refusait toujours de partager ses idées pieuses et restait fidèle à l'anticléricalisme de son père. Rendu à la vie civile (septembre 1906), Mussolini estimait que les conditions étaient désormais mûres pour la révolution. Il trouva un poste d'instituteur à Tolmezzo dans le Frioul où il passa son temps libre dans les cafés à exalter l'œuvre des communards, de Blanqui et de Marx. Son col était généralement de travers et presque toujours sale, ses chaussures souvent délacées, ses cheveux longs et mal peignés. Il parcourait les rues du hameau et les quelques quatre kilomètres séparant son école de la pension de famille où il logeait en marmonnant des poèmes. Il avait du mal à faire régner la discipline

dans sa classe et essayait de calmer l'agitation de ses élèves en leur distribuant des bonbons ; mais il lui arrivait de piquer des colères qui lui valurent le surnom de « *tyran* ». Ce bref épisode d'une existence déjà mouvementée s'accompagna d'une liaison amoureuse toujours aussi passionnée. En novembre 1906, le jeune Mussolini avait obtenu un diplôme lui permettant d'enseigner le français. Il parlait cette langue sans difficultés, admirait Victor Hugo et vénérât Zola. Il enseigna le français dans un collège privé d'Oneglia sur la Riviera ligure au début de 1908. Il s'y présenta correctement vêtu, délaissant sa cape et son chapeau d'anarchiste romagnol ; mais il se fit vite remarquer par ses polémiques avec l'hebdomadaire catholique local et fut contraint à la démission. L'expérience d'Oneglia lui plut pourtant par la réputation qu'elle lui procura et il commença à rêver de la direction d'un quotidien⁴. De retour en Romagne, il organisa une véritable révolte des ouvriers agricoles contre les propriétaires locaux et tenta d'interrompre la fenaison en brandissant le gourdin contre les « *exploiteurs du peuple* ». Arrêté, il fut conduit à Forlì par un escadron de cavalerie et s'en réjouit car il lui semblait être devenu brusquement célèbre⁵. Expulsé d'Italie, il y rentra très vite après un court séjour à Marseille. Le gouvernement l'avait cassé de son poste d'enseignant et il dut quitter Forlì pour Trente (février 1909) où il accepta avec enthousiasme le poste de rédacteur en chef du quotidien « *L'Avvenire del Lavoratore* »⁶. Sa véritable carrière politique commençait.

Le séjour à Trente fut important pour la formation politique de Mussolini. Il y rencontre le socialiste Cesare Battisti qui militait pour le rattachement du Trentin à l'Italie ; mais le jeune révolutionnaire romagnol était hostile à l'irréductibilisme et il estimait que les prolétaires devaient rejeter toute adhésion aux fétiches bourgeois du patriotisme⁷. Il fut en revanche séduit par le projet d'une union du socialisme et du nationalisme où il décelait une idéologie nouvelle capable d'animer son combat politique. Mussolini reconnâtra plus tard tout ce qu'il devait à Cesare Battisti pour sa formation de journaliste. Il lui enseigna plusieurs recettes du métier, notamment comment inventer une histoire ou écrire un article sur un non-événement sans éveiller les soupçons du lecteur⁸. Mussolini entra en contact avec Giuseppe Prezzolini et le groupe des intellectuels de « *La Voce* », une expérience enrichissante qui lui permit de parfaire sa culture politique. Après plusieurs arrestations et quelques séjours en prison, il fut expulsé de Trente par les autorités autrichiennes et la presse italienne fit grand bruit autour de son retour au pays. Le quotidien socialiste « *Avanti* » louait ses dons de polémiste et son caractère indomptable, pendant que les nationalistes

reconnaissaient la ferveur de ce patriote « égaré dans le socialisme ». Mussolini venait de publier son premier roman « *Claudia Particelli ou la Maîtresse du cardinal* » qui paraissait en feuilleton dans le « *Popolo di Trenta* » de Cesare Battisti. Le contenu en était violemment anticlérical et l'auteur croyait trouver dans la justice sociale une synthèse entre l'éducation religieuse de sa mère et les idées révolutionnaires paternelles. L'action politique était pour lui un moyen de surmonter les contradictions de son tempérament⁹. Il vivait désormais avec Rachele Guidi, une fille de la nouvelle compagne de son père et, de cette union naquit Edda, la fille aînée du couple en 1910.

MUSSOLINI ET L'ITALIE AVANT LA GRANDE GUERRE

Mussolini retrouva un pays en pleine expansion économique. L'Italie se modernisait peu à peu et se trouvait reliée aux pays voisins par les tunnels du Frejus, du Saint Gothard et du Simplon. Les industries métallurgiques et chimiques connaissaient un essor spectaculaire dans le nord du pays. Les constructions mécaniques étaient la branche la plus vigoureuse de cette révolution industrielle avec le matériel ferroviaire des firmes Ansaldo et Breda, les chantiers navals et surtout l'automobile de la Fiat¹⁰. Avec les industries textiles, elles arrivaient en tête de la production nationale avec les industries textiles. Certes, la richesse nationale par tête n'était encore que de 2 000 liras, contre 5 500 en France, et l'alimentation d'un Italien s'avérait de 20 % moins riche en calories que celle d'un Anglais. L'émigration culminait avec 873 000 départs en 1913. Pourtant, l'arriération et la misère reculaient. L'espérance de vie passait de 20 à 30 ans, les décès dus à la malaria tombaient de 16 000 à 2 000 entre 1900 et 1914 grâce à la bonification des terres et à la distribution de médicaments. L'analphabétisme régressait de 70 % à 37 % entre 1871 et 1911. L'accumulation indistincte de foules toujours plus nombreuses modifiait la morale individuelle et la conscience collective des masses populaires. Elle engendrait de nouveaux comportements politiques et une nouvelle organisation du prolétariat pendant que les industriels se regroupaient au sein de la *cofindustria* (1910) pour résister au syndicalisme.

Le socialisme italien présentait un caractère essentiellement humanitaire. Le marxisme ne lui était certes pas étranger ; mais il avait été introduit dans la péninsule à la fin du XIX^e siècle par Antonio Labriola qui ne croyait guère à